JULES DE GAULTIER

—

De Kant à Nietzsche

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

LF
LF

Fernando Pessoa.

DE KANT A NIETZSCHE

DU MÊME AUTEUR

DE KANT A NIETZSCHE..... 1 vol.

LE BOVARYSME..... 1 vol.

LA FICTION UNIVERSELLE..... 1 vol.

NIETZSCHE ET LA RÉFORME PHILOSOPHIQUE..... 1 vol.

LES RAISONS DE L'IDÉALISME..... 1 vol.

LA DÉPENDANCE DE LA MORALE ET L'INDÉPENDANCE DES MŒURS..... 1 vol.

JULES DE GAULTIER

—

DE KANT
A NIETZSCHE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE

3644

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y **compris**
la Suède, la Norvège et le Danemark

INTRODUCTION

Sous ce titre *De Kant à Nietzsche* quel sera l'objet de ces pages? Une histoire complète et érudite des systèmes métaphysiques apparus depuis l'un jusqu'à l'autre de ces philosophes, un précis ou une encyclopédie de la pensée humaine durant un siècle? Nullement. Non pas qu'il soit sans intérêt de traiter la philosophie comme une science historique, d'en assembler indifféremment toutes les manifestations et de les présenter comme des documents sur les formes diverses de la mentalité. Mais en dehors de cette valeur de faits physiologiques, de pétitions d'un tempérament donné, à laquelle se réduisent la plupart des systèmes philosophiques et par où ils ne nous renseignent que sur les particularités ethniques ou les catégories cérébrales de leurs auteurs, on reconnaîtra ici, avec Kant, à la philosophie, définie et restreinte en des limites précises, la valeur d'une science exacte, susceptible d'une construction complète. Avec Kant la philosophie sera considérée comme critique de la Connaissance, comme description des

modalités et des limites de la faculté de connaître. Ainsi circonscrite, elle bénéficiera du caractère de certitude dévolu à toutes les sciences qui, comme les mathématiques, la géométrie et la logique, traitent de la forme seulement de l'esprit et ne s'aventurent pas, à la suite des sciences naturelles et historiques, à explorer son contenu. Tandis que celles-ci sont réduites à n'assembler qu'un système de causes et d'effets plus ou moins étendu, sans pouvoir atteindre jamais une cause première qui nécessite toutes les autres et les résorbe finalement en elle-même, tandis qu'elles sont ainsi condamnées à demeurer toujours inachevées, les sciences qui n'ont trait qu'à la forme de la Connaissance comportent une construction immédiate et définitive : chacune de leurs propositions entraîne avec elle un caractère de nécessité.

C'est cette science de la forme et des limites de notre faculté de connaître dont on se propose ici de préciser les conclusions, de définir le rôle et la portée, de mettre en scène en quelque sorte l'épopée. Or, il nous faudra parvenir, à travers les détours de la pensée philosophique, jusqu'à *la Critique de la raison pure*, simplifiée et fortifiée par les commentaires analytiques de Schopenhauer, pour découvrir les axiomes et les théorèmes qui composent cette législation de la mentalité. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner de ce qu'une science aussi élémentaire et qui décide de la légitimité de toutes les autres ait été formulée pour la première fois à une époque aussi récente et après tant de siècles de spéculations métaphysiques? N'y a-t-il pas lieu de

s'étonner davantage si l'on considère que, à peine constituée, cette science a été reniée par celui-là même qui l'avait déduite?

La période qui s'étend depuis Kant jusqu'à Nietzsche offre, au point de vue de cet étonnement et du problème qu'il suscite, un spectacle d'un intérêt prodigieux : car tandis qu'au cours des âges précédents les lois de l'Intellect sont cachées, elles sont alors exposées en plein jour. Or, si l'on met à part Schopenhauer — et quelques esprits philosophiques qui surent dès lors se confiner dans la science — on constate que jamais aucune époque ne vit éclore floraison plus abondante de systèmes métaphysiques conçus au mépris de toutes les lois de l'Intellect. Sous des apparences rationnelles, tous les concepts de l'ancienne théologie, malgré la condamnation qui les a bannis, sont accueillis et remis en honneur. Jamais l'esprit des philosophes ne déploya tant d'artifices, de ruse subtile, d'obstination et d'ardeur qu'il n'en fit voir alors pour assurer la restauration de ces principes détrônés. Jamais on n'enfla de telle sentimentalité pathétique d'aussi creuses idées. Mais cet effort est symptomatique : il nous signifie qu'un grand combat se livre ici entre les forces cachées qui mènent la Vie — et nous invite à pénétrer le mystère de ces combattants masqués. On recherchera donc dès le début de cette étude une explication de nature à prévenir l'étonnement, à faire connaître quelles sont les conditions de la lutte engagée, quel enjeu s'y trouve disputé. On comprendra alors, sous le jour de cette initiation, que si la partie est inégale

entre l'évidence scientifique et les illusions anciennes, ce n'est pas de la façon qu'on eût pu croire.

On sera de la sorte averti qu'aucun appoint ne doit être négligé, si l'on veut dégager la science de la Connaissance des embûches dressées contre elle et la faire apparaître en sa réalité devant quelques esprits plus soucieux de connaître que de croire — c'est là une catégorie que l'on institue, et rien de plus. Aussi mettra-t-on à profit la clairvoyance de Schopenhauer et, du haut Hymalaïa retrouvé où il a conduit l'esprit spéculatif, montrera-t-on la brèche déloyale que pratiqua Kant lui-même pour s'évader, sur l'aile des vieux dogmes, du royaume de l'Intellect qu'il avait circonscrit. On considérera avec curiosité le même exode accompli par nombre de philosophes vers les terres anciennes de la théologie érigées en provinces rationalistes, puis on clora d'une palissade cette brèche par où la philosophie d'état, outrepassant les bornes scientifiques de la connaissance, continue d'enseigner, non sans piété, la mythologie bourgeoise de la *raison pratique*.

Cette entreprise aura pour effet de réunir en un faisceau lumineux les lois strictes de l'Intellect. La projection de cette lumière assemblée, dissipant les fantômes de la théodicée, créera au point de vue de l'ancienne métaphysique un état de nihilisme absolu. Or ce nihilisme qui ne laisse place à aucune des idées de *chose en soi*, de *cause première*, de *finalité dernière*, de *substance*, *d'unité*, de *bien en soi*, de *liberté*, ce nihilisme métaphysique a été accepté dans son intégrité et sans arrière-pensée par Nietzsche, premier des philosophes idéalistes.

Montrer le progrès de la Critique idéaliste depuis Kant jusqu'à Nietzsche, telle sera donc la première étape de cette marche à travers les idées. La course du lendemain se poursuivra à travers des espaces où croissent obstinément les interrogations et les inquiétudes de la conscience humaine au sujet de sa destinée. Car il faut se garder d'oublier que cette angoisse est seule mère de la pensée, a seule engendré tous les moyens de la recherche philosophique. Un pourquoi enfantin, devenu urgent et douloureux chez ceux qui atteignent la puberté de l'esprit, telle est la source et la justification des méditations les plus abstraites. Kant l'entendait bien ainsi. A sa définition de la philosophie critique prise comme science des limites de la faculté de connaître, il en oppose une autre fondée sur la considération concrète du besoin moral. Mais, préjugeant les conclusions de sa première enquête, il les formule ainsi : « Les problèmes inévitables de la raison pure sont *Dieu*, la *liberté* et l'*immortalité*; on appelle *métaphysique* la science dont le but dernier est la solution de ces problèmes et dont toutes les dispositions sont uniquement dirigées vers cette fin. »

Avec le même souci de maintenir cette recherche dans les limites de son objet immédiat et humain, on se montrera toutefois strictement respectueux des conclusions négatives de la Critique. On se demandera si ces conclusions, demeurées avec Kant lettre morte, formules algébriques, accessibles à un petit nombre d'esprits spéculatifs, reniées d'ailleurs par le parti pris de moralité

ancienne de leur auteur, ne sont pas destinées avec Nietzsche à accomplir une révolution dans les consciences. Kant ne fut qu'un cerveau scientifique, ordonné avec perfection, évoluant dans l'abstrait, loin du réel, dépourvu de toute chaleur, de tout rayonnement. Il ne possédait aucune des qualités requises pour propager, l'eût-il voulu, ses idées dans la vie. Nietzsche, par contre, est une sensibilité d'une violence extraordinaire : l'idée abstraite, conçue par lui avec une merveilleuse clarté, a d'immédiats retentissements dans l'homme tout entier, déchaîne le drame intérieur, se transmue en sentiments, en passions, en colères, en dédains, en toutes choses vivantes et qui s'épandent. Son scepticisme d'esprit est dogmatisme de volonté. Son indifférence même est frénésie. Nietzsche est poète et la violence de son âme se transmue tout entière en l'ardeur de son verbe. A travers les mots des langues étrangères, comme à travers ceux de sa langue natale, la trépidation de sa pensée communique son rythme à l'esprit des lecteurs. Il agit sur les tempéraments mêmes; il est une suggestion et une hypnose ; il soulève les volontés et les déplace, seule manière qui soit efficace pour changer les convictions. Il est donc permis de supposer qu'une telle force de persuasion mise au service de déductions logiques, de concepts évidents et comme mathématiques, est appelée à faire irruption hors des limites de la curiosité purement philosophique, à atteindre et à modifier le sentiment moral en manifestant l'évidence jusqu'ici méconnue de la Critique négative Kant.

Dans l'hypothèse de cette prévision réalisée, le problème philosophique sera posé en ces termes auxquels Nietzsche a souscrit : étant donné que la chose en soi, qu'une substance simple et libre ne sont point objets de connaissance, quel est d'une part le sens de la Vie? Une explication de l'Univers est-elle possible? L'inquiétude métaphysique peut-elle être assouvie et calmée? D'autre part, comment vivre? Une morale peut-elle être constituée? Si elle peut l'être, quelles seront les données de cette morale?

L'INSTINCT VITAL, PLATON, LE JUDAISME

Reconnaître le non-vrai comme condition de vie.
(Nietzsche, *Par de là le Bien et le Mal.*)

I. Le non-vrai étant posé comme condition de vie, comment une science de la connaissance est-elle possible? — II. Loi générale selon laquelle se forme dans un groupe humain la fiction nécessaire à la Vie. — III. Le monothéisme, fiction vitale des races d'Occident depuis dix-huit cents ans. Sa double source : la Grèce et la Judée. — IV. Platon, transformant une théorie de la Connaissance en une ontologie, fonde le théisme rationaliste. — V. Formation dans la Bible du monothéisme dogmatique; le Dieu hors du monde devient logiquement un Dieu hors de la raison. — VI. Comment, sous la protection du dogme, le rationalisme théiste se fortifie; sa bassesse intellectuelle et son utilité vitale. — VI. Comment dans le sanctuaire le plus pur du dogme, la raison pure est respectée. — VII. Attitude de Kant en présence de la fiction platonicienne.

I

Nietzsche a hasardé d'abord, pour la mettre en lumière ensuite avec une force singulière, cette hypothèse : se pourrait-il que la vérité ne fût pas une condition de vie ? Il a posé le problème de la valeur du vrai, et a conclu à la nécessité d'une enquête. « Quelle que soit, a-t-il dit, la valeur qui pourrait échoir à ce qui est vrai, véridique et désintéressé, peut-être faudrait-il reconnaître à l'apparence, à la volonté d'illusion, à l'égoïsme, au désir, une valeur plus haute et plus fondamentale pour

tout ce qui concerne la vie (1). » « La fausseté d'un jugement, exprime-t-il encore, n'est pas pour nous une objection contre un jugement... La question est celle-ci : dans quelle mesure entretient-il la vie (2)? » et il incline à penser que les jugements les plus faux sont les plus indispensables à l'existence.

On sait que Nietzsche, en réaction contre le pessimisme de Schopenhauer, en raison d'un ascétisme qui fut le principe déterminant de ses actes et de ses préférences, s'est constitué le champion de la Vie. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, elle est donnée, elle est ce qui existe; il veut être avec elle. Il a résolu de se réjouir de son exubérance, d'aimer ce qui la favorise et la rend plus intense, de haïr et de combattre ce qui la déprime et l'avilit. « S'il m'est démontré, a-t-il dit, que l'erreur et l'illusion peuvent servir au développement de la vie, je dirai « oui » à l'erreur et à l'illusion ; s'il m'est démontré que les instincts qualifiés de *mauvais* par la morale actuelle, — par exemple, la dureté, la cruauté, la ruse, l'audace téméraire, l'humeur batailleuse sont de nature à augmenter la vitalité de l'homme, je dirai « oui » au mal et au péché (3). » Il n'est pas besoin, pour l'intérêt de ce qui va suivre, de se prononcer avec Nietzsche en faveur de la Vie ou de la condamner avec Schopenhauer. L'une et l'autre de ces sentences sont

(1) Frédéric Nietzsche : *Par delà le Bien et le Mal*, traduit par L. Weiscopf et G. Art, p. 5. Ed. in-8 du Mercure de France.
(2) *Ibid.*, p. 6.
(3) Henri Lichtenberger : *La Philosophie de Nietzsche*, p. 104. Alcan.

également légitimes ; elles ne font qu'exprimer le rapport avec l'existence de celui qui les porte. La vie est glorifiée ou répudiée, affirmée ou niée selon qu'elle est perçue en joie ou en douleur, cela revient à dire, selon qu'elle apparaît avec intensité en celui-ci et y fait éclater la joie orgueilleuse de sa force, ou selon qu'elle se retire de celui-là et y défaille. — Mais qu'il y ait antinomie entre existence et connaissance, que l'exubérance de la vie soit en raison directe de la solidité du mensonge qui soutient la vie, tels sont les postulats en faveur desquels on emprunte créance jusqu'à ce qu'ils apparaissent, à la suite de l'analyse des lois de la Connaissance, comme la conséquence nécessaire ou le substratum de ces lois mêmes.

A l'hypothèse hasardée, puis acceptée par Nietzsche, selon laquelle la vie a pour support une illusion, un mensonge, on ajoutera ce corollaire : l'état de connaissance va à détruire la Vie. Parmi tous les instincts qui, selon la juste remarque de Nietzsche, tendent tour à tour à philosopher, à s'ériger en cause première, en premier mouvement, l'Instinct de Connaissance occupe un rang à part. Il ne vient pas en concours avec les autres, mais d'un côté sont tous ces autres instincts qui favorisent la Vie, — dans un camp opposé se tient seul l'Instinct de Connaissance, qui menace toujours de l'anéantir.

Cette constatation explique la lenteur de la métaphysique à se constituer comme science de la Connaissance. Tandis qu'elle n'est d'aucune utilité pour entretenir et développer la Vie, tandis qu'elle est

même pour la Vie un danger, il est des illusions fécondes : ce sont elles qui de tout temps ont été enseignées sous le nom de théologie ou de philosophie, et c'est à juste titre que les sociétés, les états, les gouvernements favorisent cet enseignement : on ne saurait, en effet, s'étonner de ce que, représentants de la Vie dans l'humanité, ils s'efforcent de propager ce qui fortifie la Vie. Une illusion ancienne n'est jamais détruite et ne peut l'être que par une illusion nouvelle venant commander à son tour. Lorsqu'une morale s'élève à l'encontre d'une précédente, ses chances de triomphe sont liées à l'erreur qu'elle dissimule, au principe d'illusion plus ou moins fécond dont elle dotera l'humanité. Les grands hommes d'action ne se placent jamais à un autre point de vue. Ils se préoccupent de l'efficacité d'une idée, de son aptitude à produire des actes. On conçoit, d'autre part, que des artistes se préoccupent de sa beauté représentative ; mais qui la vérité d'une idée saurait-elle intéresser ? Pourtant ce souci existe chez quelques-uns : c'est là ce dont il convient maintenant de s'étonner et de rechercher la raison d'être. *Comment la Vie laisse-t-elle place à la manifestation de son contraire, l'état de Connaissance qui, dissipant l'illusion nécessaire à la Vie, met la Vie en péril ?*

Cette singulière complaisance ne peut s'expliquer que par une arrière-pensée, par un dessein prémédité, par un calcul, en quelque sorte, politique. Etant donné que la Vérité, prise comme fin de la Connaissance, favorise un état contraire à la Vie,

on conçoit que l'appétit de connaître va se manifester chez ceux-là en qui la Vie décline. Or, que cet état de déclin parvienne à se formuler, qu'il soit toléré avec les divulgations qu'il comporte, avec la trahison qu'il implique des intérêts mêmes de la Vie, cela ne peut avoir qu'un sens, cela nous avertit qu'un semblable état peut être encore utilisé — pour la Vie. Et, de fait, si la vérité ne parvient jamais à s'instaurer elle-même, on la voit parfois merveilleusement efficace à briser le ressort des illusions anciennes. Ainsi, elle prépare et facilite l'avènement d'un nouveau mensonge : « Donne-moi donc, je te prie..., un masque de plus, un second masque (1) », demande le passant énigmatique de l'œuvre de Nietzsche, au curieux compatissant qui le veut secourir. La Vie est possédée d'un besoin de dissimulation plus profond que ce passant qui, par pudeur, cache sa plaie. Qu'elle cache son néant ou son mystère, elle se montre pourvue d'un assortiment inépuisable de masques de toute espèce. Aussi dès que l'un de ceux-ci commence à se détacher de sa surface vaut-il mieux sans doute qu'il soit arraché. L'Instinct de Connaissance remplit ici son office destructeur, il le remplit tout entier : « Je suis l'esprit qui toujours nie et certes avec raison », prononce le Méphistophélès de Gœthe; « car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines et ce serait mieux s'il n'existait rien. » L'Instinct de Connaissance pourrait tenir le même discours. Il en assume sans effroi la responsabilité. Son essence

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 241.

est nihiliste : il n'apparaît point qu'il ne ruine. Mais en accomplissant cette tâche où il se satisfait, il n'est, à vrai dire, qu'un moyen utilisé par un instinct plus fort. Car si les vieilles idoles sont par lui renversées, la Vie, toute puissante et multiforme, en élève aussitôt de nouvelles. L'intervention de la Connaissance a donc en définitive pour effet de faciliter l'avènement d'un culte nouveau mieux en rapport avec les conditions modifiées du spectacle, avec l'obscurité variable en degré, mais toujours nécessaire à la Vie tant qu'elle assiste aux projections magiques sur la toile phénoménale des ombres où elle se représente et tâche de se saisir.

Un moyen et une menace pour la Vie, telle apparaît donc la science de la Connaissance pure : ce double aspect explique en même temps comment *la Critique de la Raison pure* fut possible, pourquoi elle fut conçue à une époque aussi tardive, comment, à peine constituée, elle fut reniée puis combattue avec outrance. Qu'elle puisse être un moyen, cela nous engagera à rechercher si, à ce titre, elle a déjà accompli toute sa tâche. Y a-t-il donc quelque chose de modifié à la suite de sa courte intervention, se demandera-t-on, et n'est-ce point toujours l'heure d'un nouveau décor? La venue d'un philosophe à la manière de Nietzsche semble une réponse à cette interrogation et nous induira à rechercher, derrière l'illusion actuelle, à supposer qu'elle soit réellement compromise et moribonde, les modes possibles d'une illusion nouvelle, plus solide, protégeant mieux la Vie, entretenant plus sûrement l'ombre où elle prospère.

Ainsi, sous les idées abstraites qui semblent occuper à travers les âges la scène philosophique, se tiennent cachées les réalités les plus concrètes. Comme des dieux mythologiques masqués derrière les apparences naturelles, l'Instinct de Connaissance et l'Instinct vital, dissimulés sous les apparences métaphysiques, sont aux prises. Les pages qui vont suivre seront une sorte de récit légendaire, dont il a fallu, ainsi que dans les vieux mystères, présenter les personnages et faire pressentir les péripéties. Si l'action comporte entre les deux antagonistes des épisodes tragiques, un comique transcendant n'y fait point défaut. D'autre part, le spectacle de la Vie continuant son cours nous renseigne d'avance sur l'issue du duel engagé. Nous savons que l'Instinct vital est le triomphateur toujours élu par le sort. Cela n'empêchera pas sans doute que, parmi les spectateurs de ce combat, il n'en soit quelques-uns que d'intimes analogies inclineront à prendre parti pour le vaincu et à sourire de la grossièreté du vainqueur. Ils trouveront, au cours de ce récit, pâture pour leur sympathie secrète : car jamais l'Instinct vital ne fut plus dangereusement menacé et n'apparut en posture moins noble que durant cette période où, terrassé par *la Critique de la Raison pure*, il emploie pour se défendre les procédés de la lutte la plus discourtoise, les attitudes les plus burlesques, les arguments de la dialectique la plus creuse.

est nihiliste : il n'apparaît point qu'il ne ruine. Mais en accomplissant cette tâche où il se satisfait, il n'est, à vrai dire, qu'un moyen utilisé par un instinct plus fort. Car si les vieilles idoles sont par lui renversées, la Vie, toute puissante et multiforme, en élève aussitôt de nouvelles. L'intervention de la Connaissance a donc en définitive pour effet de faciliter l'avènement d'un culte nouveau mieux en rapport avec les conditions modifiées du spectacle, avec l'obscurité variable en degré, mais toujours nécessaire à la Vie tant qu'elle assiste aux projections magiques sur la toile phénoménale des ombres où elle se représente et tâche de se saisir.

Un moyen et une menace pour la Vie, telle apparaît donc la science de la Connaissance pure : ce double aspect explique en même temps comment *la Critique de la Raison pure* fut possible, pourquoi elle fut conçue à une époque aussi tardive, comment, à peine constituée, elle fut reniée puis combattue avec outrance. Qu'elle puisse être un moyen, cela nous engagera à rechercher si, à ce titre, elle a déjà accompli toute sa tâche. Y a-t-il donc quelque chose de modifié à la suite de sa courte intervention, se demandera-t-on, et n'est-ce point toujours l'heure d'un nouveau décor? La venue d'un philosophe à la manière de Nietzsche semble une réponse à cette interrogation et nous induira à rechercher, derrière l'illusion actuelle, à supposer qu'elle soit réellement compromise et moribonde, les modes possibles d'une illusion nouvelle, plus solide, protégeant mieux la Vie, entretenant plus sûrement l'ombre où elle prospère.

particulier, une attitude d'utilité particulière devra, pour conserver son autorité sur ce groupe, se farder de l'apparence d'une utilité universelle. Avec cette prétention, l'Instinct de Connaissance entre en scène : il est armé déjà pour détruire, mais il est sous l'entière dépendance de l'Instinct vital qui détourne à son profit sa force naissante. Il est assujetti à former, à côté de la fiction dogmatique, une fiction nouvelle, à côté du dogme religieux, un dogme philosophique. Il a pour mission singulière d'établir l'identité entre l'*utile* et le *vrai*, tel que la notion vient d'en être formée. Cette tâche accomplie par l'Instinct de Connaissance au service de l'Instinct vital, c'est ce qu'on a coutume de nommer une philosophie. Le vœu despotique de l'Instinct vital, sanctionné par les conclusions d'une telle philosophie, c'est ce qu'on a coutume de nommer la *vérité*. Ainsi l'Instinct vital, prévoyant les attaques futures de l'Instinct de Connaissance, s'efforce de le compromettre à sa solde, de le pervertir et de le déformer avant qu'il n'ait atteint sa croissance. Il le contraint à construire lui-même une des façades de l'édifice mensonger qu'il devra plus tard renverser, s'il parvient jamais à échapper au joug qui l'opprime.

Un mensonge religieux et un mensonge rationaliste, un dogme et une philosophie, tels sont les doubles remparts derrière lesquels tout Instinct vital prévoyant abrite ses pétitions et ses besoins, assure sa durée par delà la période de sa force et de sa spontanéité première. Tels sont les deux fantômes que la lumière crue de la Connaissance devra

philosophie élémentaire renfermant une conception plus ou moins nette de la personne humaine, de ses destinées, du monde et de son principe. Cet ensemble de notions est formulé en dehors de tout contrôle intellectuel, de toute donnée expérimentale : mais par ce fait, et c'est là ce qu'il faut fortement concevoir, même lorsqu'il comporte des assujettissements cruels, des pratiques douloureuses, des menaces terribles et précises en regard de promesses vagues et conditionnelles, cet ensemble de notions émane du meilleur instinct du groupe social, de son instinct le plus conservateur de soi-même. Il représente, à l'époque où il s'est formé, et pour un long avenir, le maximum de bonheur ou de vitalité réalisable par ce groupe. Tout ce qui sera entrepris contre cette somme sera combattu par le meilleur instinct du groupe, par l'élément demeuré en lui le plus vital.

Les fictions qui seront utiles plus tard au groupe social se donnent donc tout d'abord pour des lois sans souci de justifier leur réalité. Elles se présentent sous forme de dogmes. Tant que le groupe demeure animé de toute sa force, il ne songe point à les discuter et à leur demander leurs titres. Mais sitôt que cette force décroît, sitôt qu'une vitalité moindre se traduit par une aptitude moindre à créer l'illusion nécessaire à la vie, comme une plante que sa propre sève ne maintient plus rigide et qu'il faut soutenir par un artifice, le groupe social réclame pour sa foi l'appui d'un argument. Il ne lui suffit plus que les fictions soient utiles, il faut qu'il les estime *vraies*. Ce qui était, pour un groupe

particulier, une attitude d'utilité particulière devra, pour conserver son autorité sur ce groupe, se farder de l'apparence d'une utilité universelle. Avec cette prétention, l'Instinct de Connaissance entre en scène : il est armé déjà pour détruire, mais il est sous l'entière dépendance de l'Instinct vital qui détourne à son profit sa force naissante. Il est assujetti à former, à côté de la fiction dogmatique, une fiction nouvelle, à côté du dogme religieux, un dogme philosophique. Il a pour mission singulière d'établir l'identité entre l'*utile* et le *vrai*, tel que la notion vient d'en être formée. Cette tâche accomplie par l'Instinct de Connaissance au service de l'Instinct vital, c'est ce qu'on a coutume de nommer une philosophie. Le vœu despotique de l'Instinct vital, sanctionné par les conclusions d'une telle philosophie, c'est ce qu'on a coutume de nommer la *vérité*. Ainsi l'Instinct vital, prévoyant les attaques futures de l'Instinct de Connaissance, s'efforce de le compromettre à sa solde, de le pervertir et de le déformer avant qu'il n'ait atteint sa croissance. Il le contraint à construire lui-même une des façades de l'édifice mensonger qu'il devra plus tard renverser, s'il parvient jamais à échapper au joug qui l'opprime.

Un mensonge religieux et un mensonge rationaliste, un dogme et une philosophie, tels sont les doubles remparts derrière lesquels tout Instinct vital prévoyant abrite ses pétitions et ses besoins, assure sa durée par delà la période de sa force et de sa spontanéité première. Tels sont les deux fantômes que la lumière crue de la Connaissance devra

dissiper quand le temps sera venu d'ordonner l'intrigue phénoménale selon une affabulation nouvelle.

III

Le fiction instituée depuis environ dix-huit cents ans par l'Instinct vital pour être le ressort de son évolution parmi les races d'Occident est d'un mot le monothéisme. Un Dieu hors du monde et créateur du monde, une loi révélée soit miraculeusement, soit naturellement à la conscience de l'homme, lui signifiant un bien à pratiquer, un mal à éviter, l'homme pourvu d'un libre arbitre qui lui permet d'observer ou d'enfreindre les règles imposées, responsable donc de ses actes, capable de mérite et de démérite, justiciable de peines et de récompenses conçues tantôt selon le réalisme le plus grossier, tantôt sous des formes plus épurées, tel est le système de fictions qu'embrasse la conception monothéiste sous son aspect chrétien, après que l'on en a isolé le monothéisme musulman, plus simple et plus entièrement dogmatique. Telle quelle, il nous faut penser que cette conception fut la plus apte à favoriser le développement des races qui la formulèrent, qu'elle fut pour celle-ci l'attitude d'utilité la plus favorable. Quelle fut donc cette utilité ? Celle-ci : *susciter l'effort chez des races capables d'un effort*. Or ce mot « effort » est un terme illusoire : du moins faut-il l'interpréter. Il représente, dans le langage psychologique, et appliqué à l'activité dite

humaine, strictement le même phénomène que représente le mot élasticité lorsqu'il s'agit d'une activité réputée purement physique. L'élasticité d'une force, c'est sa propriété d'évoluer entre un minimum et un maximum sous l'action de circonstances données. Or cette évolution s'accomplit fatalement dès que viennent en contact avec cette force les circonstances opportunes. Tout corps capable de se contracter sous l'action d'un refroidissement se contracte nécessairement dès que le refroidissement est donné. Il en est de même des forces plus complexes du monde physiologique. Tout être vivant pourvu d'une énergie capable de s'accroître sous l'action d'un certain climat voit son énergie s'accroître sitôt que le climat est donné. Tel est le cas de l'être humain : mais comme il prend conscience de cet accroissement de son énergie au moment précis où les circonstances déterminent cet effet, comme il est le sujet même de la modification qui se produit alors, il croit en être la cause et l'auteur méritoire. C'est dans ce sens qu'il nomme effort la réaction de son élasticité intime sous l'action des causes extérieures, réaction dont il s'attribue l'initiative et qu'il se croit maître de susciter à volonté. Or, pour cet être qui se croit libre et responsable, et dans le cas spécial de nos races d'Occident, la fiction monothéiste, avec le cortège des autres fictions qu'elle commande, — libre arbitre, mérite et démérite, responsabilité, — va représenter le phénomène extérieur qui fera produire au phénomène extérieur *homme* tout son rendement. La foi dont il s'attachera à cette fiction et l'autorité qu'il lui

accordera représenteront le degré précis de son élasticité, et la mesure de l'accroissement dont pourra s'amplifier son énergie au contact des circonstances favorables. On conçoit donc comment la résistance opposée par l'Instinct vital à l'Instinct de Connaissance, menaçant de détruire la fiction utile, sera d'autant plus forte que sera plus intacte, plus favorisée par le milieu, l'énergie du groupe social où cette fiction s'est formée. Ainsi l'utilité supérieure que représente ce mensonge rendra compte de son ascendant sur toutes les parties saines du groupe social, expliquera comment il peut faire accepter, par des consciences intéressées à le croire, les raisonnements les plus manifestement faux, comment les armes les plus rouillées et les plus antiques se tournent à son service en engins redoutables dès qu'il les emploie à combattre les assauts de la Connaissance.

★

Tout instinct vital qui s'objective tire, a-t-on dit, la fiction qui signifie sa force d'une double origine. La fiction monothéiste n'échappe pas à cette loi et se montre avec deux racines distinctes dont l'une, vigoureuse, droite et profonde, plonge dans le tuf le plus ancien du terrain judaïque, tandis que l'autre, éparpillée en mille radicules, se crispe à la surface du sol grec. L'une avec la Bible alimentera l'arbre mensonger de la sève qui gonflera les fruits du dogmatisme, l'autre avec la dialectique platonicienne formera de ses sucs les fruits dou-

ceâtres du rationalisme dont les métis de la Connaissance et du Dogme sauront goûter la fadeur.

C'est à cette seconde source qu'il nous faut étudier d'abord l'origine de la fiction monothéiste. Constituée par les soins des philosophes, elle en vient de suite aux prises avec la Connaissance. On verra donc comment celle-ci, domestiquée pour un temps, accouplée de force avec les postulats de l'Instinct vital, engendre le mensonge commandé, mensonge difforme et boiteux toutefois, blessé par les incisions de l'acier, estropié par le forceps des sophismes au moyen desquels il fallut l'arracher de la matrice violée de la raison pure.

IV

On n'est point un juge équitable des esprits si l'on ne tient compte de l'époque à laquelle ceux-ci se manifestent et du degré de la contrainte intérieure qu'ils subissent. Les conclusions de la philosophie platonicienne prêtent à sourire; mais l'invraisemblance qu'on y remarque aujourd'hui, et qui choque à vrai dire seulement quelques esprits clairvoyants, a pour cause l'influence despotique exercée à cette époque par l'Instinct des races qui aspiraient à vivre. Le monothéisme se forme au sein du polythéisme dont, à vrai dire, il diffère peu. Il en maintient le moyen essentiel : l'anthropomorphisme pris comme principe explicatif de l'Univers. Il y trouve les idées de création et de cause première qui dénotent, entre le milieu où il se prépare et celui où il va

se développer, des aspirations et la forme d'une mentalité identiques. Platon est tenu, en qualité de philosophe au service de l'Instinct vital, de donner un corps à ces fictions. Or, malgré cette nécessité qui le contraint, il n'en a pas moins, à la suite des Eléates, posé sous son vrai jour et en partie résolu le problème de la Connaissance.

Poser le problème de la Connaissance, c'est s'étonner pour la première fois et s'inquiéter du rapport qui peut exister entre les objets tels que nous les percevons et les objets tels qu'ils peuvent être, c'est soupçonner pour la première fois que l'*objet* peut être différent de sa *représentation*. Quel degré de ressemblance existe-t-il entre le mouvement moléculaire qui se produit dans le cervéau et l'apparition d'un objet dans l'espace ? Dans la formation de cette apparence, quelle part faut-il accorder aux éléments mêmes qui constituent l'objet ? quel est l'apport de l'appareil cérébral ? S'efforçant d'analyser les processus du phénomène, la science observe entre les objets et diverses parties du corps humain, la rétine ou le tympan, des ondulations qui se propagent avec une vitesse variable. Comment ces ondulations invisibles et silencieuses se transforment-elles dans le cerveau en perceptions de couleur et de sons ? A qui l'apport du son, de la couleur ? A l'objet ou au cerveau? Quelle est la part de la magie, du sortilège, de la déformation ? L'objet a-t-il même une existence en dehors de la façon dont il est perçu ? L'inquiétude s'accroissant, on en vient à remarquer que le mouvement moléculaire dans le cerveau, ou une part du moins de ce mouvement,

n'est encore qu'un moyen de la perception, partant un nouvel écran entre l'objet et sa connaissance. A quel instant, comment surgit le sujet même de la connaissance ? Comment s'oppose le sujet à l'objet, le *percipere* au *percipi ?*

Une telle inquiétude marque la naissance de la philosophie comme science, précisément parce qu'elle nécessite une Critique préalable de la Connaissance. Mis en demeure par le doute socratique de résoudre ce problème essentiel, Platon s'y emploie tout d'abord. Mais d'autres soins le requièrent qui le forcent à laisser là cette entreprise, — non sans l'avoir dénaturée. Les temps ne sont pas révolus ; c'est déjà trop d'avoir douté, fût-ce en manière de procédé dialectique : le peuple d'Athènes vient de le signifier à Socrate ; et ce n'est pas sans raison que l'Instinct vital de la race s'est mis en état de défense : car ce procédé dialectique introduit par Socrate dans l'arsenal de l'esprit sera l'instrument même au moyen duquel la Connaissance ruinera plus tard les fictions sacrées.

Actuellement et avec Platon, c'est l'Instinct vital lui-même qui va manier cet instrument subtil et assigner à la curiosité psychologique son objet. Il en sera de même à peu près jusqu'à Kant et l'on assiste durant toute cette période à ce spectacle singulier : avec chaque philosophe digne de ce nom, le merveilleux instrument, animé d'une clairvoyance et d'une divination magiques entre des mains somnambules, fouille avec dextérité parmi les tissus du phénomène vivant, l'interroge de sa pointe, écarte fibre à fibre tout ce qui cache les organes ;

il va mettre à nu le système le plus secret et dévoiler le mystère; mais tout à coup le philosophe est éveillé de sa léthargie, sa main, de nouveau soumise à une volonté impérieuse, fait dévier l'instrument indocile, et il conclut conformément aux anciennes formules, n'ayant rien retenu de l'investigation qu'il semblait diriger.

L'énigme de la Connaissance se présente à Platon sous un triple aspect. Scientifiquement, le problème se pose à l'occasion des objets du monde extérieur. Mais à côté de ces objets, l'Instinct vital a créé déjà d'une façon rudimentaire d'autres catégories d'objets, ceux du monde moral, ceux du monde métaphysique. Il exige du philosophe qu'il achève cette ébauche. Or, ces objets, par le fait même qu'ils sont de pures créations de l'esprit, sont pour l'esprit de maniement facile. Ce sont des concepts qui n'apparaissent ni dans le temps, ni dans l'espace. On les croit volontiers de même nature que l'intelligence qui les conçoit : que l'on ait seulement la hardiesse de leur conférer la vie, l'audace de déclarer une fois pour toutes et les yeux fermés, pour n'y plus revenir jamais ensuite, que ces objets, fabriqués par l'intelligence même, ont une existence réelle, en dehors de l'intelligence qui les a formés, et le problème de la Connaissance, sous ces termes remaniés, sera près d'être résolu. En même temps l'essence de l'Être sera définie selon le vœu de l'Instinct vital. La ruse consiste donc en cet artifice de l'esprit, qui, ne pouvant expliquer le fait de la Connaissance par le fait de l'Existence, renverse les termes du problème et confère

à la Connaissance le pouvoir de créer l'Être. Ce procédé, c'est, pratiqué par une intelligence supérieure, celui même de l'homme primitif construisant de ses mains des idoles et se persuadant qu'il leur doit l'existence. C'est un procédé qu'il faut tenir, en raison de son apparition ancienne, pour essentiellement humain et pour le mécanisme même de l'Instinct vital. On devra le retrouver partout où il y a chance et avenir de vie. N'est-ce pas d'ailleurs le signe évident de la vie que ce pouvoir chez un être de disposer d'elle, d'en doter avec surabondance les objets et toutes les choses qu'il touche? Platon n'hésite pas devant cette affirmation ; mais au service de ce coup d'état dogmatique dont il maintiendra en toute occurrence l'autorité, il emploie la parfaite méthode dialectique que l'on sait; il use avec génie de l'instrument de précision que l'Instinct de Connaissance, astucieusement, a laissé tomber entre les doigts des philosophes.

La connaissance de quelque objet, remarque-t-il avec Socrate, suppose qu'une définition peut être donnée de cet objet, — et définir c'est classer et limiter sous la catégorie d'une idée générale. Mais cette idée générale, cette idée qui rend seule possible la connaissance de l'objet, qui lui confère, à vrai dire, l'existence connaissable, cette idée ne saurait appartenir à l'objet. Elle ne dérive pas non plus des sens qui, sous forme de sensation, ne nous fournissent sur les objets que des renseignements incomplets, qui nous les montrent en un état de perpétuel changement, qui ne nous laissent voir en quelque sorte que leurs ombres éphémères et

inconsistantes. Où Platon va-t-il donc situer ces Idées par l'intermédiaire desquelles nous connaissons? Dans la raison humaine ? Non pas. Elles en sont, nous enseigne-t-il, les objets. Or, de même que les objets extérieurs sont indépendants des sens, les idées sont indépendantes de la raison humaine. C'est dans la raison divine, dont elles sont les attributs, que les Idées, types éternels des individus particuliers perçus par les sens, vivent d'une existence réelle et substantielle. Voici donc, introduit sous prétexte d'une explication du mécanisme de la Connaissance, le procédé sur lequel va se fonder à l'avenir toute théologie. Il consiste, on le voit, en une réalisation d'abstraits. Les formes de la Connaissance sont pourvues d'une existence objective dont la réalité suprême est en Dieu. Au contraire, l'existence est retirée aux objets particuliers que nous percevons. Ils sont des apparences vaines. Ils sont seulement, à travers l'idée du genre, celle-ci douée déjà d'une réalité plus grande que celle de l'individu qu'elle explique, la manifestation ou plus justement la déformation de l'Idée typique de l'objet située dans la raison divine, qui seule possède et dispense l'existence réelle.

Cette théorie a ceci d'intéressant pour nous, qu'en sa part susceptible d'une application légitime, c'est-à-dire en tant qu'elle ne concerne que les objets extérieurs, elle consacre la notion de *phénomène*, la notion d'un écart possible et probable entre nos perceptions et l'objet que nous percevons. L'*Idée* platonicienne, prise comme moyen de connaissance des objets extérieurs, correspond assez

exactement aux concepts de l'entendement dont Kant fera la déduction. Elle nous fournit le sens précis du mot *idéalisme* qui ne renferme pas autre chose que la notion d'une déformation dont l'importance demeure à évaluer, mais d'une déformation nécessaire subie par l'objet appréhendé par le sujet à travers l'appareil de la connaissance, à travers l'appareil idéologique. La méthode dialectique, bien qu'appliquée par un serviteur gagé de l'Instinct vital, porte déjà ses fruits et s'achemine vers la divulgation du Mensonge qu'implique tout état d'existence connaissable.

Pour dégager et différencier les Idées des phénomènes du monde extérieur et des conceptions de notre esprit où elles se reflètent, Platon use déjà du procédé qui sera celui de Kant, l'abstraction. Des représentations auxquelles nos perceptions donnent naissance, il élimine ce qui est particulier pour ne conserver que ce qui est général, ce qui embrasse un nombre de plus en plus considérable d'objets particuliers. Ce procédé est parfait pour déterminer les formes de la Connaissance, pour démonter toutes les pièces de l'appareil d'optique mentale à travers lequel le contenu de la Connaissance est appréhendé par l'esprit. Mais il n'est pour Platon qu'un moyen d'atteindre les objets métaphysiques qu'il a reçu la mission de définir et dont il doit, en annonciateur, préparer le règne. Avec les matériaux assemblés d'une *science de la connaissance*, il constitue une *ontologie*. Son travail de propagande va donc consister à appliquer en toute occasion la substitution que l'on vient de dire,

à prendre sans cesse la forme de la connaissance pour son contenu, à doter les concepts formés par son esprit d'une existence d'autant plus substantielle qu'il les aura, par une suite d'abstractions, plus complètement vidés de leur substance. Infatigablement, il va prendre le Pirée pour un homme, comme si la fréquence de cette illusion devait avoir pour effet de la légitimer et de la rendre efficace.

★

La manœuvre est flagrante ; le procédé serait impudent, s'il n'était naïf. Pourtant cet attentat contre les lois logiques est universellement ratifié. L'erreur qu'il impose est la source féconde d'où a jailli toute la théologie sans distinction d'églises, toute la philosoqhie rationaliste, toute la doctrine encyclopédique, toute la libre-pensée si l'on prend ce mot dans le sens où l'ont incliné ses adeptes, toute philosophie d'état, toute législation. Ce succès nous avertit qu'un grand spectacle se donne ici : c'est celui précisément sur lequel on a appelé l'attention dès le début de cette étude, en s'efforçant de prévenir l'étonnement qu'il eût pu susciter. Pour justifier le triomphe constant du non-vrai sur la logique, on en a appelé à la toute-puissance de l'Instinct vital qui, étant ce qui est, a pour destinée de triompher en tout ce qui vit de l'Instinct de Connaissance. Il est seigneur et maître : il sait que ses propos les plus frivoles seront toujours pour ses courtisans des raisons sans réplique.

La grossièreté des moyens employés par les grands

tragiques ou les grands comiques pour instituer leurs drames et leurs comédies, pour nous montrer la vie, ne fait qu'imiter ce sans-façon de la Vie. Pour qu'Othello tue Desdémone est-il donc besoin de circonstances bien compliquées? Non, il importe seulement qu'Othello soit jaloux et passionné. Tous les spectateurs *connaissent* que Desdémone est innocente. Ils *connaissent* la perfidie d'Iago. Mais Othello ne la *connaît* pas. Cela semble absurde qu'il condamne et tue sur un faible indice celle qu'il adore. Mais il est tenu d'obéir à la jalousie vindicative, à la violence passionnée qui l'animent et il faut que ces éléments constitutifs de son caractère trouvent prétexte à se faire jour. Molière nous montre ses personnages soumis au même aveuglement dès qu'une passion, ou un intérêt, ou un caractère nettement tranché les dominent. Son Sganarelle de l'*École des maris* pense s'être assuré le cœur d'Isabelle, en écartant d'elle les galants, en la tenant enfermée au logis, occupée aux soins du ménage,

Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir.

Sa présomption fait de lui la plus facile des dupes et rend seule acceptable le succès des ruses de sa victime. Il croit, sans s'étonner, aux marques de sa feinte tendresse, transmet à l'amoureux Valère la lettre qui va le perdre et marie les deux amants par surprise. Orgon, dominé par Tartuffe, qui a su exploiter sa simplicité et sa terreur des châtiments célestes, est une dupe aussi facile que Sganarelle. Sa crédulité est si forte qu'elle va jusqu'à le faire

douter du témoignage de ses sens. Sous la table où il est caché, il assiste à la scène de séduction que l'on sait; mais si pressant que devienne Tartuffe, sa conviction ne se fait pas, il n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles, et malgré l'impatience d'Elmire qui le presse de se montrer, il en veut voir, il en veut entendre toujours davantage et Tartuffe dit avec raison à Elmire:

> C'est un homme entre nous à mener par le nez ;
> De tous nos entretiens il est pour faire gloire.
> Et je l'ai mis au point de tout voir sans rien croire.

Alceste vient d'avoir la preuve de la frivolité, de la perfidie de Célimène, et là-dessus, n'en croyant que sa propre passion, il lui propose tout net de l'emmener avec lui au désert où il veut vivre. Son aveuglement est assez complet pour que le refus de la coquette soit un coup qui l'étonne.

Ces scènes provoquent le rire du spectateur. Est-ce donc par leur invraisemblance? Non pas, mais parce que le spectateur a été placé tout exprès dans la salle et amené par l'exposition de l'auteur en un point d'où il connaît les circonstances et les mobiles des personnages. Au contraire, les personnages que les acteurs représentent, Sganarelle, Orgon, Alceste, sont enfermés dans l'absolu de leur présomption passionnelle qui met un écran entre leur vue et les réalités, un écran où s'inscrit la vision imaginaire qui les dupe. La contradiction qui existe entre l'Instinct vital et l'Instinct de Connaissance est ainsi révélée au spectateur. C'est la vue soudaine de cet écart qui provoque son

rire. Mais en sortant de la salle du spectacle, il va lui-même redevenir acteur, et si quelque passion violente le mène, il surpassera en force d'illusion les personnages dont l'aveuglement lui parut si risible; car toute passion véhémente, de quelque sorte qu'elle soit, voit et croit ce qu'elle a intérêt à voir et à croire. L'hypnose gouverne tout ce qui est vivant. Tout instinct se forme en même temps son atmosphère, où il respire, et ses nuages qui lui cachent ce qu'il veut, ce qu'il doit ignorer. Le mythe de Titania pressant sur son cœur la tête d'âne de son amant ne fait que préciser par le grossissement d'un sortilège le pouvoir de déformation propre à tout désir. L'amour d'ailleurs qui, en propageant la Vie, se montre comme une manifestation directe et comme un paroxysme de l'Instinct vital, accuse mieux que toute autre passion ce pouvoir essentiel de déformation. Pour un amant il n'est pas de connaissance possible de sa maîtresse. Il l'invente à travers sa propre présomption d'optimisme ou son hypocondrie native, l'une ou l'autre multipliée par le degré de son désir, et quand deux passions vraies se rencontrent, c'est à travers cette double déformation que les amants s'étreignent en s'ignorant.

Sganarelle berné, tout amant trahi et voulant l'ignorer, plus habile, avec son instinct de bonheur, à s'inventer des motifs d'être dupe que ne sait faire toute la ruse de l'infidèle, voici les exemples qu'il se faut représenter pour admettre le procédé extraordinairement naïf et grossier par lequel l'Instinct vital de l'humanité narguant l'Instinct de Connais-

sance se procure l'illusion métaphysique qui paraît lui avoir été jusqu'à ce jour indispensable

★

Que ce soit donc pour nous l'occasion d'une comédie d'avoir vu se former dans la philosophie de Platon le mensonge dont les conséquences nous dominent encore. Pénétrons derrière les coulisses de ce théâtre philosophique, et considérons de plus près les artifices au moyen desquels se forme le nœud fragile et fort de l'intrigue. Le mensonge, a-t-on dit, consiste à réaliser des abstraits, à confondre la forme de la Connaissance avec son contenu, à donner l'existence aux propriétés du miroir à travers lequel l'existence apparaît. Le procédé de ce mensonge est un emploi arbitraire de l'abstraction. Or, l'abstraction est un instrument fidèle de la Connaissance et dès que l'on pousse à bout son usage, il donne ses créations pour ce qu'elles sont et menace ainsi de faire cesser le quiproquo.

Après avoir constaté avec Platon que tel phénomène particulier n'est appréhendé qu'à travers l'idée générale du genre auquel il se rattache, que le chien d'Alcibiade n'est saisissable qu'à travers le genre chien, le chien en général à travers l'idée d'animal et que celle-ci se fonde sur l'idée plus générale encore d'existence, on est contraint, si l'on épuise l'emploi logique de l'abstraction, d'abstraire de l'*idée* d'existence le fait même de l'existence, et il ne reste plus que le concept pur de l'*idée*, se donnant sincèrement pour ce qu'il est,

pour une forme vide, pour le moyen et non pour le contenu de la connaissance. On s'aperçoit alors que l'on a fait une besogne excellente en tant qu'on la considère comme une tentative pour hiérarchiser les degrés et les formes de l'entendement. Mais l'instinct de bonheur qui anime le philosophe ne l'entend pas ainsi. Il lui faut éluder cette conséquence dernière de l'abstraction donnant l'Idée pour une forme vide; car elle brise le vœu de la Vie. Par quel jeu de scène, au moyen de quelle réplique y parviendra-t-elle? « On ne pense pas ce qui n'est pas », prononce l'école, et voici l'assertion magique qui va permettre à l'Instinct vital de croire à la réalité de ses créations. On ne pense pas ce qui n'est pas, donc tout ce que l'esprit pense existe, donc les genres existent, donc le concept de l'existence engendre l'existence réelle, l'existence en soi, l'existence absolue. Ainsi la pensée crée l'Etre. Le concept de Dieu crée Dieu. La prétention est si forte, que l'on y sent le parti pris d'une volonté et qu'un tact secret contient la réplique trop aisée. Une scène se joue dans les arcanes de la métaphysique entre deux instincts, et à voir la passion qui anime l'un des acteurs on devine qu'un argument ne saurait avoir prise sur lui. « Tout ce que l'esprit pense existe, crie l'instinct vital. Une voix répond : « Tu conçois le néant, donc le néant existe. » Mais l'instinct de bonheur parle si fort qu'il n'entend pas, qu'il n'entendra jamais la réponse ironique et véridique de la Connaissance. C'est sur cette surdité que va se fonder la philosophie platonicienne tout entière, et à sa suite toute la théologie, puis tout

le rationalisme, qui, en dehors du dogme et sans son excuse, maintiendra les pétitions de principe de la théologie.

Platon est en effet le véritable créateur de l'illusion théologique sur laquelle nous vivons et cette illusion se résume avec perfection en une seule idée, l'Idée de Dieu, de Dieu muni de ses attributs, le bien, le beau, le vrai absolus, cette trinité des philosophies spiritualistes.

Avec Platon, toutes les Idées des perfections morales et intellectuelles, abstraites des phénomènes du monde visible et du monde moral, complétées par l'Idée de puissance empruntée aux phénomènes de la nature, toutes ces Idées deviennent l'apanage de Dieu, du Νους, en qui elles reçoivent l'existence avec la même logique dont on témoignerait en dotant de l'existence le concept du néant, produit légitime du même procédé d'abstraction. « Être et être connu, c'est même chose », formule Aristote érigeant en doctrine le principe même de l'illusion, d'où sortira l'*Ens realissimum* de la scolastique, l'Être suprême reconnu par l'Encyclopédie, vénéré par Robespierre, légué par le Vicaire savoyard au culte de M. Homais.

La constitution par Platon de l'Idée de Dieu, c'est donc le triomphe de l'Instinct vital sur l'Instinct de Connaissance. C'est à l'Idée de Dieu qu'aboutit la persévérante application du quiproquo en vertu duquel les formes de la connaissance, inventoriées et décrites au cours de la dialectique, sont tenues pour les attributs de l'existence. Ce triomphe n'empêche que parfois l'Instinct de Connais-

sance ne menace de détruire tout à coup ce fort rempart derrière lequel prospère la Vie. Cette rébellion de l'Intelligence contre le dogme philosophique et religieux donne lieu aux épisodes dramatiques que l'on sait : l'inquisition fait son office et les bûchers s'attisent. Mais ces tragédies ont été invoquées et décrites trop souvent pour qu'on s'attarde à les remémorer. Il est seulement curieux d'indiquer que ceux-là en ont tiré les meilleurs effets, les plus oratoires, et du ton le plus indigné, qui sont appelés à représenter sous sa forme rénovée et la mieux adaptée au temps présent la vieille croyance, —les idéologues du déisme philosophique et de la libre pensée.

Négligeant cette légende héroïque et tragique, il paraît plus nouveau d'indiquer à ceux dont le goût est de prendre parti pour la Connaissance, que la passion violente de l'Instinct vital et l'aveuglement qui en résulte ont engendré aussi un comique supérieur. Le génie de Flaubert, avec la *Tentation de saint Antoine*, avec *Bouvard et Pécuchet,* a inauguré ce comique transcendant. Mais il est peu de philosophies où il ne se laisse voir, sans l'apprêt d'une mise en scène littéraire, sitôt que, se désintéressant des entreprises de la Vie, on considère en spectateur les intrigues qu'elles instituent.

Le chanoine Roscelin fut, au XI^e^ siècle, le héros de l'un de ces épisodes de la comédie philosophique. Ce n'est pas à ses dépens toutefois qu'il nous a apprêté à rire. On aime à penser que Roscelin fut un de ces esprits sincères, naïfs, et clairvoyants, comme il s'en rencontra dans les cloîtres du

moyen âge. La scolastique lui apparut sans doute une science honnête et positive qu'il est permis de déduire sans ménagements, à la façon des mathématiques, sans arrière-pensée et sans se mettre en garde contre les conséquences de ses théorèmes. C'est en quoi il se montra naïf. L'étude de la philosophie scolastique, entreprise dans de semblables dispositions, l'amena à découvrir que les genres sont des catégories formées par l'esprit, des abstractions sans existence réelle, des mots, *flatus vocis*. Avec empressement, il fit part de sa découverte : ce fut, on le sait, le *nominalisme*, qui faillit entraîner pour son auteur des conséquences tragiques. Or, sous cette querelle, en apparence byzantine, du nominalisme et du réalisme, on peut concevoir, d'après ce qui précède, qu'une lutte d'une gravité exceptionnelle se livra à cette époque entre l'Instinct vital et l'Instinct de Connaissance. La découverte de Roscelin n'allait à rien moins qu'à mettre en pleine lumière le vice essentiel sur lequel était établi tout l'édifice théologique. Il faisait voir qu'il y a un abîme infranchissable entre *existence* et *connaissance* et qu'il n'est pas légitime de prêter vie à des abstractions. Dépouillant les genres de toute existence réelle, il mettait en péril l'existence des Idées, conçues elles-mêmes au moyen d'une abstraction pratiquée sur les genres, et jusqu'à l'Idée suprême de Dieu lui-même. Les théologiens orthodoxes sentirent aussitôt le danger, mais il ne leur apparut pas dans toute son étendue et il semble que rien ne puisse donner une idée plus nette des déformations possibles de la raison asservie à

l'Instinct vital que les conclusions auxquelles ils aboutirent. Si les genres ne sont que des mots, jugèrent-ils, il ne faut plus accorder d'existence qu'aux individus : l'Unité divine qui absorbe en son essence les trois personnes de la Trinité se trouve détruite. Seules les trois personnes survivent. L'anthropomorphisme païen demeuré dans le dogme préservait ainsi toute une partie de l'édifice théologique et l'éclair de bon sens, qui eût dû anéantir toute métaphysique, n'apparaissait qu'une hérésie partielle tendant à dénaturer, sans la détruire, l'idée divine. Ces conclusions n'étonnèrent point en leur temps. Saint Anselme composa contre Roscelin un traité sur l'Unité dans la Trinité et le chanoine, mandé devant le concile de Soissons, dut se rétracter *metu mortis*. Il faut lui savoir gré de cette rétractation : elle n'a pas empêché que sa pensée lucide et claire ne parvînt jusqu'à nous et ce dénouement où ne se voit pas la rouille du sang versé nous permet le grand rire.

Ce grand rire, ce rire abstrait, qui est le propre de l'Instinct de Connaissance quand il a pris conscience de lui-même et que, sachant son rôle, ayant abdiqué toute prétention à organiser la vie, il goûte en spectateur les péripéties de la représentation phénoménale, ce rire silencieux parmi l'admirable surdité des vivants retentit durant tout le cours de la parade métaphysique. L'Instinct vital engoncé en des hauts-de-chausses philosophiques, cherchant à se parer de la noblesse et de la froideur hautaine de la Connaissance est un Bourgeois gentilhomme non moins comique que l'autre, pour

qui sait le voir évoluer. Mais le comique s'idéalise si on le voit accompagné par quelque vieux serviteur, dupe lui-même de ses belles manières, signalant par un redoublement de respect les faux pas où il trébuche. M. Cousin tient à la perfection le rôle de ce vieux serviteur et c'est merveille de le voir, au cours de son *Histoire de la philosophie*, gardien du protocole monothéiste, repousser d'un geste sobre les systèmes métaphysiques qui blessent l'étiquette, et, comme d'une voix onctueuse annonçant un grand nom, introduire avec autorité la Pétition de principe. Il donne la consigne pour qu'on tienne à l'écart le sensualisme et l'idéalisme, ces rôdeurs de toutes les écoles, qui vagabondent déjà aux Indes autour des Védas, qu'on retrouve en Grèce écumant les mers d'Ionie, ou enrôlés en partisans à la suite de Pythagore dans les provinces d'Elée, — qui pénètrent jusque dans les couvents du moyen âge, toujours indisciplinés, exagérés dans leurs gestes, incapables de tact et de modération. Mais surtout il veille à ce que l'Instinct de Connaissance soit exclu rigoureusement du lieu où l'on imite ses postures, car la comparaison imposée aux esprits par ce voisinage ferait courir le plus grand danger à notre faux gentilhomme.

Ce danger, on vient de le voir apparaître au moyen âge avec le nominalisme. Mais il a surgi déjà et non moins grand parmi les philosophes de l'école d'Alexandrie. Plotin, poussant à bout l'emploi logique de l'abstraction, en use jusqu'à dépouiller l'Idée divine composée par Platon des idées adventices d'Intelligence, de Bien, de Puissance, pour n'y

laisser subsister que le concept suprême de l'Unité, terme logique d'une description des limites de la faculté de connaître, concept négatif comme l'idée même de néant et où l'abstraction fait voir avec sincérité la nature de ses créations. Bien que Plotin conserve dans son système une trinité nominale, c'est en réalité dans l'Unité absolue qu'il situe l'idée de Dieu, en une Unité qu'aucun accident ne détermine et qui ne laisse point place au Dieu utile de Platon. C'est là un grand danger; mais M. Cousin le signale, d'un mot remet les choses en place et rassure tout son monde. Il sait quel usage précis peut être fait de la dialectique ; il sait où l'abstraction peut être appliquée, où il la faut retenir. Elle est bonne pour dégager du phénomène particulier les idées qui composeront la perfection divine, elle devient pernicieuse au delà. Un esprit sans initiation peut seul franchir cette limite, en quoi il est condamnable. Tel est le cas de Plotin : « Plotin s'est égaré en poussant à l'excès la dialectique platonicienne et en l'étendant au delà du terme où elle *doit* s'arrêter (1). » Voici, stigmatisé comme il convient, un défaut de savoir-vivre. Ce n'est pas ainsi qu'on use de la dialectique. « Dans Platon, poursuit M. Cousin, elle se termine à l'idée du Bien et produit un Dieu intelligent et bon; Plotin l'applique sans fin et elle le mène dans l'abîme du mysticisme. »

(1) Victor Cousin : *Histoire générale de la philosophie*, p. 200. Didier et Cie.

★

Cette attitude de M. Cousin est symptomatique et nous confirme l'importance de l'idée monothéiste au point de vue de la Vie. L'idée de Dieu telle qu'elle a été conçue par Platon, imposée par la Bible, remaniée et achevée par la théologie chrétienne, est l'idée la plus antinomique et la mieux faite pour retarder la solution du problème de la Connaissance. C'est, philosophiquement, le lieu même de l'absurde. On y accède à travers une sorte de cour des miracles où se rencontrent, pour se contredire, estropiées et contrefaites, toutes les notions métaphysiques dérobées, pendant la jeunesse des sociétés, à l'Instinct de Connaissance par l'Instinct vital.

La première des antinomies impliquées dans l'idée divine se dresse au sommet du système d'abstractions ourdi par la philosophie platonicienne. Les hauteurs célestes viennent de recevoir leur hôte, et tout en bas, humilié dans les profondeurs, tombé de lassitude sur les genoux, apparaît l'homme qui vient de créer Dieu, *le fini co-existe avec l'infini*. L'esprit des théologiens aiguisera longtemps sa subtilité sur ce problème, mais il n'en pourra jamais venir à bout qu'en substituant hypocritement, sans toutefois changer les étiquettes, une théorie panthéiste à la fable monothéiste. Platon s'est déjà demandé pourquoi Dieu, infiniment parfait, infiniment puissant, infiniment heureux, avait créé le monde, et il a répondu sans embarras : par bonté, introduisant ainsi un anthropomorphisme moral qui va compliquer les antinomies ration-

nelles de nouvelles et irréductibles contradictions. Les théologiens qui le suivirent imprudemment dans cette voie eurent aussitôt à justifier le Dieu infiniment bon et infiniment puissant d'avoir créé la douleur. Le dogme se trouva là tout à point pour fournir la notion du péché. La douleur, dirent les théologiens, est le châtiment de la faute; Dieu est juste, il châtie, et ils feignirent de ne point s'apercevoir qu'il leur faudrait justifier le Dieu bon et omnipotent d'avoir fait l'homme faillible, destiné fatalement à la faute et au châtiment, puisqu'on voit l'homme châtié, puisque la douleur étreint le monde. Il fallut pourtant tenter cette entreprise, et comme les idées chimériques engendrent les conceptions monstrueuses, le libre arbitre attribué à l'homme eut pour mission de justifier Dieu de la douleur humaine. L'homme, libre de choisir entre le bien et le mal, entre la douleur et la joie, a choisi le mal et la douleur. L'absurde ici s'idéalise et atteint lui-même sa propre perfection. La raison cherche en vain pour quelle cause, en vertu de quel singulier mobile, l'homme, libre de son choix, fit un choix aussi étrange, s'attacha de préférence au mal, qui devait engendrer pour lui la douleur. Si ce fut en connaissance de cause, l'esprit s'arrête confondu, car c'est ici la psychologie du cabanon. Si ce fut par ignorance et, comme le pensèrent Pascal et les Jansénistes, pour avoir tiré quelque mauvais numéro, voilà que de nouveau il faut s'en prendre au Dieu juste et lui demander pourquoi il institua ce jeu de hasard et s'en fit le tenancier ?

Il est difficile d'éviter l'apparence de quelque

grossièreté en acceptant la tâche trop aisée de montrer l'incohérence d'un tel système de chimères et le bon sens paraît ici défaut de tact. Avec la perfection infinie de Dieu, sa justice infinie, sa toute-puissance, sa prescience, avec la liberté de l'homme, l'existence du mal et de la douleur, l'œuvre rationaliste a brodé sur une étoffe irréelle des conceptions plus fantastiques que la faune peinte par les imagiers chinois sur la soie brodée des écrans. Ainsi couverte de concepts fabuleux, cette étoffe métaphysique forme aussi un écran précieux, car il est destiné à intercepter la lumière de la Connaissance.

Il ne faut pas oublier pourtant que, si on ne les force à confesser leurs antinomies, ces conceptions se donnent pour les filles légitimes de la raison et prétendent convaincre. Sitôt qu'on les démasque, la tactique change et les théologiens, se retranchant derrière le mystère, se targuent de l'impuissance et de l'incohérence de la raison, pour faire sentir la nécessité du dogme révélé et l'imposer. Il faut se souvenir alors que les conceptions chimériques de la philosophie déiste procèdent, comme on l'a montré, d'une raison mutilée à dessein, en sorte qu'elles ne sauraient compromettre avec elles la raison pure.

V

Lorsque l'on considère quel parti avantageux l'Instinct vital sait tirer de l'apport de la philosophie à la formation de l'Idée déiste, on ne saurait

trop admirer l'adresse et la force supérieure dont il témoigne en utilisant une alliée aussi compromettante. Toutefois, il faut noter, à l'honneur du bon sens humain que la conception monothéiste, sous sa forme philosophique, n'eut tout d'abord aucune action sociale. Depuis Platon juqu'à la formation du dogme chrétien, elle n'eut prise ni sur le peuple grec, ni plus tard sur celui de Rome.

L'un et l'autre demeurèrent fidèles à leurs dieux, à tous leurs dieux plastiques, indemnes de prétentions dialectiques, suffisamment explicatifs pour les imaginations qui les avaient enfantés, nationaux, et pour cela, répondant exactement aux besoins de la race, non pas exclusifs, mais élargissant leur cercle, et faisant place avec une curiosité bienveillante à de nouveaux venus dès qu'il s'agissait d'accroître la patrie de l'appoint d'un nouveau peuple. L'idée du Dieu de Platon ne put entrer alors que dans les cervelles paradoxales de quelques érudits et de quelques philosophes professionnels intéressés à confondre le savoir et la notion avec le jeu libre de la pensée, formés, déformés plutôt dans l'atmosphère abstraite des écoles et tirant vanité d'un préjugé encore ésotérique, par où ils pensaient s'élever au-dessus du préjugé vulgaire.

Pour que l'idée du Dieu unique s'imposât et devînt l'empois de toute une civilisation nouvelle, comme le polythéisme avait été le soutien suffisant de la culture ancienne, il a fallu l'apport du dogme juif, et c'est, au sortir de l'examen de l'idée monothéiste conçue par la philosophie, une délivrance pour l'esprit de voir cette même idée se

donner dans le dogme pour ce qu'elle est, s'imposer, en un commandement pur et simple de l'Instinct vital, comme une attitude d'utilité. Avec la Bible, en effet, l'idée monothéiste se promulgue et s'ordonne; elle prend bien garde de se diminuer en se réclamant de la raison. L'Instinct vital, doué ici de toute sa clairvoyance, tient la raison pour un danger.

En contraste avec l'anthropomorphisme grec, le dogme qui se formule dans la Bible tend à retrancher de Dieu tout caractère humain : ce n'est pas assez qu'il interdise de reproduire son image et de lui donner une apparence, fût-ce la plus noble, il s'achemine à détruire dans les esprits toute présomption d'analogie entre les conceptions de l'intelligence humaine et les décrets de la divinité. Il est vrai qu'à l'époque où il crée Dieu, le peuple juif en fait tout d'abord, comme l'a fort bien vu Nietzsche, le représentant de sa volonté de puissance. Dieu approuve et conseille Jacob dans les ruses que celui-ci invente pour tromper Laban afin de s'approprier ses troupeaux. Quand Jacob s'est enfui avec Rachel, emportant les richesses dont il a pu s'emparer, Dieu lui-même apparaît en songe à Laban pour l'effrayer sur la puissance de Jacob : il le persuade ainsi de ne pas l'attaquer. En toute circonstance, le peuple juif fait approuver ou suggérer par Jéovah lui-même les mesures qui lui sont utiles. Plus tard, lorsqu'il est emmené en captivité, il imagine qu'il expie des fautes commises contre son Dieu. Idée noble, à tout prendre, et ingénieuse, en somme, pour ménager l'orgueil : car

ainsi, attribuant toute puissance à un être qui est en dehors de toute comparaison avec les hommes, il dénie à ses ennemis le bénéfice et l'honneur de leur victoire. Ils n'ont été que les instruments de la vengeance de Dieu sur son peuple. Ce peuple, parce qu'il est asservi et opprimé, se juge donc coupable ; il reconnaît la nécessité d'une expiation : qu'il accepte le châtiment et il lui sera pardonné, et il sera rétabli dans sa gloire ancienne; car il a confiance en la justice divine, qu'il apprécie encore à la mesure de son propre sentiment de justice.

Ce dernier trait de ressemblance sur lequel l'homme pourrait se fonder pour atteindre Dieu va être effacé aussi. Le livre de Job nous fait assister à la constitution parfaite de la personne divine, telle qu'elle sera léguée à la dogmatique chrétienne par l'Ancien Testament, et telle qu'il la faut concevoir pour la soustraire aux analyses de l'esprit. Job, accablé de maux, répand ses lamentations au milieu de ses trois amis venus pour l'apaiser; et voici apparaître dans les discours des uns et des autres, à côté des conceptions précédentes de la justice divine, l'idée d'une puissance hors de toute proportion avec l'intelligence humaine, d'une justice incompréhensible pour la raison de l'homme. Pourtant, c'est d'abord l'ancien thème : les amis de Job concluent de son malheur à sa faute. « Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même. Ne repousse pas les châtiments du Seigneur. » Job proteste en vain de son innocence ; ses amis ne le croient point. « Dieu peut-il détruire la justice? Le Tout-Puis-

sant renverse-t-il l'équité? Dieu ne rejette pas le juste. Il ne fortifie pas le bras du méchant. » Job a péché et ses amis s'indignent de ce qu'il ne veut point se repentir. Mais lui invoque le jugement du Seigneur. « Je multiplierai, dit-il, les preuves de mon innocence », et les trois vieillards ne répondent plus à Job « parce qu'il continue à se croire innocent ». Voici donc une première attitude qui suppose la croyance ancienne à une identité entre la justice divine et la justice humaine; mais, du flot de paroles violentes et du chaos d'idées qui s'entrechoquent en ce poème, le thème nouveau se dégage. « Dieu frappe également le juste et l'impie », dit Job, et de cela il ne s'étonne pas; il se garde d'incriminer Dieu. « Dieu n'est pas un homme pour qu'on puisse lui répondre, pour qu'on puisse entrer en jugement avec lui. » Et Eliu dans le même sens s'écrie : « Dieu te prendra-t-il pour règle de sa justice? Doit-il haïr ce que tu hais, choisir ce que tu choisis? » Ainsi il n'y a pas de commune mesure entre l'homme et Dieu. Job peut ignorer sa faute, cette faute n'en existe pas moins aux yeux de Dieu, et lorsque Dieu lui-même intervient parmi cette dispute et se montre à Job, ses paroles manifestent que cette appréciation même n'est pas faite encore pour lui plaire. S'il reprend Job, sa colère est plus forte contre les amis de Job qui osèrent « parler en faveur de Dieu ». « Quel est celui, demande-t-il, qui obscurcit la sagesse par des discours insensés? » Il ne dit mot de sa justice, ne montre que sa puissance et ne s'apaise que sur cette parole de Job : « Oui, j'ai voulu expliquer des

merveilles que je ne comprenais pas, des prodiges qui surpassaient mon intelligence : oui je m'accuse moi-même et je ferai pénitence dans la poussière et dans la cendre. »

Voici donc l'idée divine, au point de vue des conceptions morales, absolument dégagée de tout anthropomorphisme : entre l'homme et Dieu la disproportion est absolue. L'homme ne peut atteindre Dieu, même avec ses idées les plus hautes, même avec celles dont il croit pouvoir tirer l'orgueil le plus légitime, même avec l'idée de la justice. Ainsi, au point de vue du dogme révélé, le mal moral, non plus que le mal physique, ne prouveront plus rien contre Dieu. Dieu est à l'abri des atteintes de la Connaissance et la conception du Dieu hors du monde devient ici, logiquement, *celle d'un Dieu hors de la raison.*

Quand on considère cet aboutissement de la doctrine biblique, on est tenté de reconnaître au peuple juif quelque prérogative analogue à la mission divine qu'il s'attribue dans ses prophéties et que, sur la foi des écritures, la dogmatique chrétienne lui assigne. Parallèle à la légende orthodoxe du peuple de Dieu destiné à répandre à travers l'univers les principes de la vraie foi, une construction analogue peut être faite du point de vue de mythologie abstraite dont on fait usage ici. De ce point de vue, le peuple juif apparaît en effet comme le champion de l'Instinct vital. L'Instinct vital semble prendre en lui conscience de lui-même, de ses besoins et surtout du danger qui le menace. « Tu peux manger de tous les fruits du jardin. Mais ne mange pas

du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : car au jour que tu en mangeras, tu mourras de de mort. » Sur le seuil du livre de Vie, voici posée l'antinomie fondamentale entre *être* et *connaissance*, antinomie que nous confessera la science de la Connaissance avec la même sincérité que fait ici l'Instinct vital. Puis, pour parer à ce danger, voici qu'au cours des prophéties et des légendes l'Instinct vital compose, avec l'idée de Dieu, l'écran le plus opaque derrière lequel s'abriter pour se protéger contre la Connaissance. Cette idée, qui s'est montrée dans la philosophie grecque la plus antinomique, la plus fausse, la plus destructive de toutes les formes de la faculté de connaître qui pouvait être imaginée, la Bible l'impose au nom de la révélation et à l'encontre de tout rationalisme, créant un état d'hostilité nécessaire entre le dogme et la raison. En même temps, cette idée la plus fausse se montre la plus forte pour organiser la vie sociale. Depuis deux mille ans, la connivence de l'Instinct vital et du monothéisme se reconnaît aisément à ce fait de la *puissance* dévolue exclusivement aux nations qui possèdent cet illusoire. Chrétiens et musulmans prospèrent au détriment des peuples dont la philosophie, comme celle des Hindous, récusant l'idée d'un Dieu hors du monde et créateur, se montre dominée par l'Instinct de Connaissance. Le symptôme est flagrant : pas un grand peuple conquérant, c'est-à-dire capable, à l'abri de sa force, de broder le tissu d'une civilisation, n'est sorti des races de religion bouddhique depuis qu'elles sont venues en concurrence avec les peuples monothéis-

tes. Le principe de connaissance qui est à la base de leur mentalité leur est cause de faiblesse.

VI

Le triomphe du monothéisme date donc, avec le Christianisme et avec la forte concentration réalisée par la puissance romaine, de la rencontre du rationalisme grec avec le dogme juif. Jamais la philosophie déiste de Platon, avec les contradictions flagrantes qu'elle implique, n'eût réussi à devenir, par sa propre vertu, une religion efficace et un principe d'autorité. Mais à la faveur de l'état de foi créé par le dogme, avec l'appui des volontés consentantes et l'aspiration des consciences, la singulière contrefaçon de la science de la Connaissance fabriquée par le génie grec va désormais pouvoir être introduite en fraude. Les palais, pervertis peu à peu par ce breuvage sophistiqué, le tiendront pour le vin même de la vigne intellectuelle et les cerveaux enivrés par les abstractions fumeuses qui, comme un alcool surajouté, le chargent, en viendront à voir apparaître dans le jour trouble de leur raison malade les fantômes auxquels l'obscurité du dogme prête seule une apparence réelle. Quelques-uns de ces alcooliques de la mentalité en arriveront même à refuser plus tard le secours du haschich dogmatique mêlé à leur breuvage. Une lointaine intoxication, déterminant une lésion native des centres cébraux, aura mis leur esprit en état de déformer les objets sans l'aide du poison. On les verra s'enor-

gueillir de ce privilège : spiritualistes, rationalistes, libres-penseurs, déistes, composent cette catégorie singulière dont on aura le loisir de décrire plus longuement la pathologie à l'occasion des doctrines qui s'élèveront entre la Critique de la Raison pure de Kant et la critique intégrale de Nietzsche.

Mais avant de se hasarder à se montrer seule hors des limites du dogme, la philosophie platonicienne s'exerce, se fortifie dans cette enceinte. Le Dieu juif autoritaire a épousé la métaphysique fardée de la Grèce : par ses oripeaux, par son maquillage, par ses contorsions et ses œillades, cette courtisane prometteuse attire dans les tabernacles de Jéovah transformés en cathédrales, en temples et en Sorbonnes, une clientèle d'esprits débiles, érudits et faux. Leur instinct vital n'est plus assez fort pour engendrer leur foi; cette foi n'agit qu'avec le secours des lanières et le piment d'un simulacre : la philosophie imite pour eux les attitudes vierges de la Connaissance pure.

Ainsi, dans l'intérieur de l'Église, définitivement constituée par l'union du dogme et de la philosophie, une double attitude se manifeste. D'une part, le dogmatisme juif, dont la mission est de protéger l'Instinct vital contre le danger de la Connaissance, se résorbe dans le *Credo quia absurdum* du dogmatisme catholique, se retranche comme dans une forteresse en la conception du mystère, qui est, selon la définition du catéchisme, « une vérité que nous ne pouvons comprendre et que nous devons croire ». D'autre part, la théologie rationnelle se propose d'unir deux forces qui s'excluent; elle veut con-

traindre la Connaissance à prêter main-forte à la Vie. Cette théologie rationnelle ne pourrait s'élever, il est vrai, sans le rempart du dogme derrière lequel elle se jette à l'abri chaque fois qu'un argument trop direct va l'atteindre. Mais il se trouve en définitive qu'elle rend à sa façon à l'idée théiste un service considérable. C'est elle et non le dogme qui abêtit les esprits ; car elle déforme la raison, l'instrument de la Connaissance, dont le dogme se contente de nier l'efficacité, et quand le rempart dogmatique s'effrite et menace ruine, toute la race d'esprits que l'on sait a été préparée par ses soins, une race d'esprits aveugles et sourds à souhait, de façon qu'ils pourront affronter, sans danger pour leur croyance idéologique, le plein jour de la connaissance et qu'ils n'entendront ni arguments, ni quolibets.

C'est donc grâce à cette falsification, opérée par l'esprit philosophique sur l'esprit même, que le mensonge théiste avec les conséquences favorables à la Vie qu'il comporte, — idées de justice, de bien et de mal, de libre arbitre, d'effort et de responsabilité, — a pu et pourra encore se prolonger dans l'humanité par delà la durée du dogme qui l'a imposé. C'est ainsi qu'avec saint Augustin et les Pères de l'Église, avec saint Anselme, saint Thomas, saint Bernard, saint Albert et les Docteurs du moyen âge, puis avec le secours des théologiens comme Bossuet et Fénelon, des philosophes comme Descartes et Leibnitz, avec l'aide puissante, malgré un antagonisme superficiel, des vulgarisateurs comme Voltaire et les encyclopédistes, la philosophie pla-

tonicienne et déiste est parvenue à vivre et à grandire. Avec tous ces concours coalisés par la défense de l'Instinct vital, elle a dressé sa façade monumentale, bariolée, en guise d'ornements, des motifs divers de ses prétentions métaphysiques, toute décorée d'apparences fausses, fausses fenêtres et fausses portes, destinées à dérober l'entrée de la nécropole dangereuse, léthargique et silencieuse de la Connaissance qu'elle a pour mission de cacher.

§

A l'encontre de ces esprits frelatés, impuissants à croire sans motifs, et qui, ne se fiant qu'à la raison pour confirmer leurs désirs, estropient misérablement la raison, une autre espèce d'esprits, rare et précieuse, se forme sous le couvert d'une foi plus profonde dans le dogme révélé. Ce sont ceux qui se réclament avec sincérité de la Bible et de l'absurde érigé en credo, qui, ayant conscience d'une antinomie entre ce qui est vital et ce qui est connaissable, tiennent résolument pour la Vie. N'ayant rien à craindre des conclusions de la raison puisqu'ils ne leur accordent point crédit, ils les considèrent parfois avec amusement et curiosité d'esprit. La droiture de leur intelligence s'y repaît d'autant mieux qu'ils ne songent pas à tirer de cette source leur croyance. Lorsque cette attitude s'idéalise, ils peuvent se passionner, comme pour un beau coup d'échecs, à l'occasion d'un raisonnement bien fait, concluant à la contradiction et à une négation absolue des dogmes révélés. Leur

instinct de bonheur est si fort qu'il n'a pas besoin de produire des titres étrangers. La raison, pour eux, et par le fait même de sa contradiction avec le dogme, synonyme des intérêts même de la Vie, se disqualifie. Mais s'ils la rejettent sans doute en tant que base sur laquelle fonder la Vie, ils ne la dénaturent point. C'est par les spéculations désintéressées de ces purs dogmatiques, c'est avec l'élément le plus intransigeant du dogmatisme que l'instrument de la Connaissance, faussé par les rationalistes de la théologie, se perfectionnera pourtant durant la période théologique. C'est ce parti pris de foi robuste qui permet l'éclosion de quelques fragments authentiques de la doctrine de la Connaissance tels qu'ils se manifestent avec le nominalisme de Roscelin, destructeur de tout théisme, avec Luther pris seulement comme dialecticien, et indépendamment des conséquences pratiques de sa réforme, avec le Jansénisme de Port-Royal, négateur, au nom de la Grâce, du libre arbitre, et foyer d'un ascétisme qui portera encore de meilleurs fruits, avec Pascal, type supérieur de ces esprits en qui apparut le duel engagé entre vivre et connaître, et qui surent immoler sans la déshonorer la raison à la foi révélée.

Certes, il ne faut pas oublier les services rendus à l'Instinct de Connaissance par ceux qui voulurent être des héros de la volonté et témoigner par le martyre à la façon des Bruno, des Ramus, des Vanini, des Galilée. Mais ceux-ci ont perfectionné, à la manière des saints, l'attitude ascétique plus qu'ils n'ont aiguisé l'instrument de la Connaissance. Nietzsche

donne à ce sujet aux philosophes de précieux conseils : « Gardez-vous, leur dit-il, du martyre, de la souffrance pour la vérité! Cela enlève à votre conscience toute son innocence, toute sa fine neutralité; cela vous rend opiniâtres à l'égard des objections et des étoffes rouges; cela abêtit, animalise, lorsque, en lutte avec le danger, la diffamation, le soupçon, l'expulsion et d'autres conséquences plus grossières de l'inimitié, il faut finalement jouer le rôle de défenseur de la vérité sur terre (1). » Émanant d'un esprit brave à l'excès comme le fut celui de Nietzsche, ces conseils signifient que, pour être un ouvrier parfait de la Connaissance, il faut avoir dépassé l'ascétisme, avoir renoncé aux grandes joies d'orgueil, aux joies guerrières qu'il donne. Or d'une façon artificielle et par une voie occasionnelle, le dogmatisme religieux poussé à l'absolu a engendré cette fine neutralité spirituelle réclamée par Nietzsche : la sécurité que procurait la foi, le parti pris de tenir la raison pour incompétente, l'absence de toute crainte avec laquelle quelques grands croyants la manièrent, créèrent un désintéressement qui est l'essence même de l'esprit scientifique, et c'est ainsi que l'instrument de la Connaissance, émoussé, rouillé, ébréché par les libéraux de la théologie, fut entretenu avec un soin méticuleux, aiguisé et poli par quelques dogmatiques, comme s'il y avait possibilité de coexistence entre les choses les plus contraires lorsqu'elles sont chacune parfaites en leur genre. A considérer l'événement, n'est-on pas tenté

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 34.

d'imaginer une alliance secrète entre le dogme pur et la raison pure contre la philosophie et la théologie rationnelles, et ne pourrait-on pas tenir pour une vengeance du dogme le soin avec lequel il entretient l'instrument de la connaissance destiné à extirper comme un cancer le compromis purulent, du syllogisme greffé sur l'impératif ?

VII

Toujours est-il que c'est d'un dogmatique, d'un croyant, non d'un philosophe indépendant, que la raison pure a reçu son canon. Kant pourtant, on doit le confesser, ne fut point un dogmatique à la façon de ceux que l'on vient de décrire. Kant est protestant et le protestantisme comporte déjà une altération de la monnaie dogmatique. Il contient virtuellement le rationalisme, car il repose sur cette pétition de principe d'un accord nécessaire entre la religion révélée et la raison. Aussi est-il permis de supposer que Kant catholique n'eût pas déshonoré la *Critique de la raison pure* par la *Critique de la raison pratique*, ni par les réticences qui, dans son premier ouvrage, ménagent déjà la possibilité d'un retour. Il eût constaté qu'un divorce existe entre la raison et la révélation eût sacrifié l'une à l'autre. Au contraire, il est si imbu du dogme protestant qu'il en maintiendra sans hésiter la formule contre une évidence qu'il a lui-même fait éclater. Ainsi par cette foi absolue dont il a donné par la suite la preuve, il s'appareille à ses débuts aux dogmati-

ques de l'espèce précédente, et c'est à cette foi absolue que la Connaissance doit d'avoir été si bien servie par les analyses de la première Critique. Lorsque Kant entreprend de fixer les lois et la portée précise de la faculté de connaître, il ne présume pas un instant que sa croyance puisse être mise en question par les résultats de son enquête. Le dogme lui garantit l'accord de la raison et de la foi. C'est là-dessus qu'il se fortifie et lorsqu'il s'engage dans son entreprise, la raison est considérée par lui comme une alliée; il a le traité en main.

Il estime donc qu'il y a intérêt à la redresser, à lui restituer sa véritable et vénérable image, à la débarrasser des fards et des cosmétiques dont l'a enduite et maquillée une fausse théologie. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il se présente devant la façade platonicienne, ornée de fausses fenêtres et de fausses portes, devant cette façade dont nul ne peut franchir le seuil, mais derrière laquelle habitent, en des palais décrits par les philosophes, toutes les idoles théologiques. Avec sa critique, Kant a bientôt fait de découvrir tous les artifices de la façade, et, malgré la splendeur des grandes portes environnées de colonnades, malgré l'apparence réelle des portiques et des escaliers de marbre recouverts d'étoffes précieuses et que jonchent des fleurs exhalant leurs senteurs vers des reposoirs, il découvre que ce ne sont là que perspectives trompeuses, peintures sur la muraille pleine, et il est conduit par ses déductions jusqu'à une porte basse soigneusement cachée près d'un angle, sans aucun signe qui la distingue de la paroi où elle est encas-

trée. Mais à la première poussée la porte s'ouvre et voici le philosophe dans le véritable palais de la Connaissance. Combien il diffère des descriptions qu'on en a faites! Au lieu des pièces d'apparat, soigneusement ordonnées et qui, desservies par des galeries spacieuses, accèdent, de plus en plus somptueuses, jusqu'à la salle du trône, c'est un labyrinthe qui semble, dès qu'on y est engagé, sans entrée et sans issue. On n'y rencontre pas les idoles annoncées, point de divinité ni sous forme de cause première ou finale, ni sous forme d'absolu; le vide tient la place de l'infini et du parfait; le libre arbitre, le bien, le mal y sont insaisissables et la justice y est invisible. Par contre, la causalité, le temps, l'espace s'y étirent en d'illusoires perspectives et s'enchevêtrent sans fin, propageant des mirages où se perçoit la fuite continue du phénomène. Kant décrit fidèlement les agencements qu'il observe, toutes les formes absolument vides qu'il rencontre. Il sait bien que c'est là l'appareil de la Connaissance, il en indique soigneusement la portée; il confesse volontiers tout d'abord que l'étude de ce mécanisme ne saurait nous renseigner sur l'Être en soi. Mais s'étant aventuré si loin, sur la foi de l'accord final entre le dogme et la raison, il commence à s'effrayer pourtant. Déjà sous l'empire de la peur, sa vue se trouble et il commence à mentir: que les formes de la Connaissance ne nous renseignent point sur l'Etre en soi, il est contraint de l'accorder, mais qu'elles signifient par leur nature l'impossibilité de connaître l'Etre en soi, c'est déjà ce qu'il cache. C'est pourtant ce qu'implique la des-

cription qu'il nous rapporte ; car, grâce à l'aveuglement complet de sa foi qui l'empêche de soupçonner un danger, il a dégagé l'Instinct de Connaissance de sa servitude. Il aurait compromis la Vie, s'il n'était plaisant de penser que la Vie peut être compromise par un argument. D'ailleurs, après avoir accompli cette tâche décisive, Kant, mettant à profit la réticence volontaire que l'on vient de signaler, est revenu se placer devant la façade platonicienne, et, avec une bonhomie déconcertante, il a rétabli sur un point, d'où il a déduit tous les autres, l'illusion philosophique qu'il venait d'abattre, il a relevé les idoles. Seulement, basé sur un recours à la raison, au lieu de l'être sur un commandement imposé à la volonté, son impératif catégorique, son nouveau dogme, accuse de toutes parts sa fragilité. On recherchera en son lieu quelles peuvent être les chances de durée d'une illusion présentée sous cette forme. Mais c'est ici la place de rappeler la partie glorieuse de l'œuvre de Kant, et, en développant selon leur logique les conclusions de son analyse, d'exposer sans ambiguïté ce que les lois de la Connaissance nous apprennent sur elles-mêmes et sur l'Existence,

Tout le début de cette étude a dû être consacré à décrire l'illusion forgée par l'Instinct vital et on a montré sa double origine dans le dogme et dans la philosophie, contrainte de servir la Vie avec l'arme même de la Connaissance. Il ne pouvait en être autrement, car la Connaissance, loin d'être créatrice, fait rentrer dans le néant tout ce qui apparaît. Il fallait donc que la Vie fût, que l'Instinct vital commençât par triompher, par fournir le motif d'une

charade, et c'est dans ces circonstances que fut brossé le décor platonicien. Voici avec Kant la Connaissance se manifestant avec toute sa force destructrice. Cette apparition signifie-t-elle que les couleurs du vieux décor sont fanées, que la toile est percée à jour et ne sait plus illusionner ? Toujours est-il qu'avec Kant un régisseur spectral s'est avancé sur le devant de la scène cosmique, et qu'il a proféré les paroles de Méphistophélès entendues par quelques-uns : « Je suis l'esprit qui toujours nie, et certes avec raison, car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines, et ce serait mieux s'il n'existait rien. »